



Acta fabula
Revue des parutions
vol. 9, n° 6, Juin 2008
DOI : <https://doi.org/10.58282/acta.4320>

Pour une théorie du langage

Sandrine Bretou

Henri Meschonnic, *Heidegger ou le national-essentialisme*, Paris : Éditions
Laurence Teper, 2007, 190 p.



Pour citer cet article

Sandrine Bretou, « Pour une théorie du langage », *Acta fabula*,
vol. 9, n° 6, Notes de lecture, Juin 2008, URL : [https://
www.fabula.org/revue/document4320.php](https://www.fabula.org/revue/document4320.php), article mis en ligne le
25 Mai 2008, consulté le 04 Mai 2024, DOI : 10.58282/acta.4320

Pour une théorie du langage

Sandrine Bretou

Ce livre m'a, à plus d'un égard surpris, en effet, travaillant régulièrement sur Heidegger, je me suis sentie touchée par les remarques assez virulentes faites par Meschonnic. Mais, se justifiant tout au long de l'ouvrage, et prônant ainsi une théorie du langage, que je propose de relever, cet ouvrage se trouve d'un intérêt certain, philosophique et phénoménologique, à plus d'un titre.

Meschonnic part du postulat, que « nous ne pensons pas encore » (p. 7), ni le langage, ni le poème ou encore l'éthique et le politique, tant que les chercheurs ne les étudieront pas dans leur interaction. Pour l'auteur la Bible est un « fonctionnement » (p. 12) et pas seulement une origine. En critiquant le réalisme logique de Heidegger, il nous fait penser au nominalisme, dans le sens où on y considère « les mots comme des noms mis sur des choses. » (p. 13) Ainsi ce réalisme présuppose une essentialisation qui reste pour lui une massification, qu'il appelle alors « le fascisme de la pensée » (p. 14).

Cela revient à parler de « national-essentialisme comme d'une essentialisation généralisée du réalisme logique chez Heidegger » (p. 14), voire une « absolutisation » (p. 15).

Nominalisme et la Bible

C'est ainsi qu'un peu plus loin dans le livre, il exprime l'importance de comprendre le « fonctionnement du langage, par le critère du réalisme et du nominalisme », et pouvoir « remettre Heidegger à sa place » (p. 15). Lévinas montre bien d'ailleurs que la Bible n'est pas seulement une origine mais un fonctionnement, compris comme une tradition et un traditionalisme. Car cette « course à l'origine confond en passant, le langage et les langues » (p. 25) et pour en convaincre les lecteurs prend l'exemple de l'hébreu.

Il revient sans cesse quant à la « dissimulation » des « choses de la Bible » et de la « pensée juive ». Y a-t-il une pensée juive d'ailleurs ? Mais il considère cette dissimulation comme « l'impensé, le non-dit de la philosophie. D'où viendrait l'hostilité de certains penseurs. » (p. 43) Car effectivement il y a bien un lien étroit entre la philosophie et la théologie. Pour Hegel aussi, « la philosophie ne s'oppose pas à la religion, elle la comprend. » (p. 63)

Ayant appuyé son point de départ, Meschonnic va reprendre son exemple depuis le début sur le « juif », l'hébreu, la Bible, qui sont des notions, qui ont subi des

modifications de langage. La notion de « juif » a été prise comme terme « réifié » par les nazis, ou plus tard dans un sens « victimaire » (p. 69). C'est ainsi qu'il veut accentuer l'importance de la théorie du langage pour réfléchir sur la « pensée humaine » (p. 88).

Théorie du langage et Meschonnic

Heidegger est loin d'être le seul penseur à avoir négligé la théorie du langage, ou tout simplement « d'absolutiser » sa pensée. Il revient sur des auteurs tels que Hannah Arendt, où il fait une forte critique de sa critique de l'autoritarisme. Et que ce soit Agamben ou Gadamer, tous oublient ou plutôt ne parle même pas du judaïsme et de la Bible. Pour ce dernier d'ailleurs, il lui critique son christianisme implicite, car Gadamer parle d'une unité greco-chrétienne, en omettant donc le judaïsme. Enfin et surtout il critique les sources et traductions de la Bible.

Ainsi, « penser le langage comme une éthique, et par là comme une poétique de la société, c'est le moyen de se libérer de l'essentialisme et de ses effets politiques, tels qu'ils ont été poussés à leur maximum par Heidegger. » (p. 11)

En effet, Heidegger est pour Meschonnic la « maximalisation de l'essentialisme réaliste ». (p. 137) Il revient sans cesse à des rectifications de traduction de mots en hébreux surtout, mais aussi en allemand ou grec.

Penser, pensée du langage...

Sa volonté est de faire élaborer une poétique et une politique de la pensée du langage. Toujours en soulignant l'imprégnation de la théologie chrétienne et la mise « sous silence » de la question juive. « Ce qui est réel, c'est que l'effacement de l'effacement déjà opéré par la théologie chrétienne, et de l'intégrisme essentialiste du langage chez Heidegger, ont pour conséquence logique, éthique et politique le rapport de Heidegger à la solution finale de la question juive. De la question chrétienne. » (p. 138) Heidegger ne met pas en effet sous silence, l'implication hébraïque dans l'Occident, « il se tait » simplement. C'est ainsi que pour Meschonnic, « on se retrouve » « dans une régression qui ne dit pas son nom », « une comédie heideggérienne ». (p. 141)

Ce faisant, par une poétique et une politique de la pensée du langage, c'est aussi s'inscrire dans une poétique et une politique de la société, qui ne peut exister sans cette théorie du langage. « Il s'agit de penser l'interaction (ce que je prends à Humboldt, *Wechselwirkung*) entre le langage, la poème, l'art, l'éthique et le politique. » (p. 143) Il veut relancer ainsi une « véritable théorie critique » (p. 144) c'est-à-dire il « pose que l'École de Francfort, n'ayant pas de théorie du langage, a seulement cru faire une théorie critique, le seul à s'y intégrer, Walter Benjamin, étant perclus de théologie. » (p. 144)

En faisant « exprès de pasticher Heidegger » il souhaite relancer le fait de penser, car c'est aussi « inventer, transformer, lutter contre parce qu'on lutte pour. C'est

plus que s'occuper de sa spécialité. » (p. 144) Ainsi il voudrait faire se resituer les heideggériens « dans et par la théorie du langage. » (p. 147)

Enfin, pour Meschonnic, le réalisme logique de Heidegger est un enchaînements des essentialisations (p. 148), sans vouloir non plus opposer un « fanatisme à un autre ». (p. 155) Il expose ainsi pleins d'erreurs de traduction de Heidegger « qui viennent de l'emploi poétique du langage. » (p. 160)¹

« Si on ne lit pas Heidegger comme un national-essentialisme, on ne lit pas Heidegger. On est lu par Heidegger. Quand on lit Heidegger comme une juxtaposition de la philosophie et de la politique, soit pour exalter le penseur et minimiser le nazi, soit pour faire l'inverse. Dans les deux cas, mais différemment, on manque le pourquoi et le comment de ce qui tient ensemble, chez Heidegger, sa pensée et son rapport au politique de son temps. » (p. 173)

¹ En effet, par le terme d'« Holocauste » on fait plutôt appel au sacrifice à Dieu où la victime est entièrement brûlée, avec le terme « Choah », qui est hébreu, on l'utilise pour faire plus spécifique, mais désigne dans la Bible un orage, une tempête et ses dévastations, ce qui revient à faire du massacre un phénomène naturel et donc voulu par Dieu. Enfin pour Meschonnic l'expression la plus adaptée serait celle de « solution finale ».

PLAN

AUTEUR

Sandrine Bretou

[Voir ses autres contributions](#)

Courriel : sandrine.bretou@free.fr